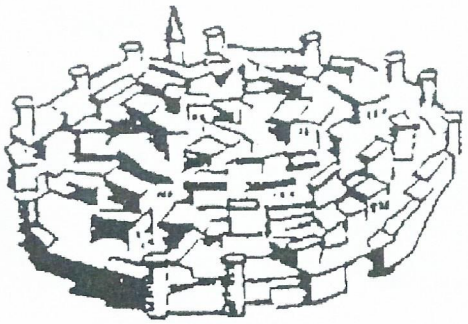


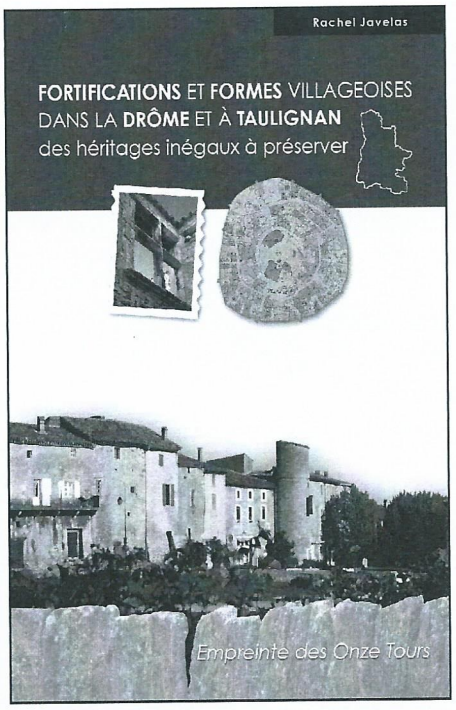
Echos des Onze Tours
de Taulignan

avril 2010 10

La sélection d'articles fut à nouveau difficile pour ce dixième numéro des Echos. Les sujets qui concernent le patrimoine taulignanais sont nombreux. N'hésitez pas à nous proposer les vôtres, ils sont les bienvenus. Le prochain numéro des Echos sera entièrement réalisé par les élèves de CM1 et Cm2 de l'école du Pradou.
Jean-Claude Mège, archéologue animateur de notre groupe archéologique a reçu l'autorisation du Ministère de la Culture pour une mission de prospection inventaire sur Taulignan. Notre travail va pouvoir commencer.
Pour la première fois, l'association organise une sortie en accord avec ses actions. Le jeudi 3 juin, nous nous proposons de vous emmener au Musée départemental d'Arles antique voir l'exposition « César, le Rhône pour mémoire », 20 ans de fouilles dans le fleuve à Arles. Plus d'informations prochainement.
Votre présence lors de notre assemblée générale prouve que l'intérêt pour le patrimoine est certain à Taulignan et pourtant, la disparition, même accidentelle, des vestiges du château derrière l'église montre malheureusement que notre mission n'est pas terminée. La sensibilisation de tous est un travail de longue haleine.
Françoise Coulon Lousberg
Présidente.

Restes disparus du mur du château.

Publication : fortifications et formes villageoises dans la Drôme et à Taulignan



Certains villages drômois présentent aujourd'hui de remarquables vestiges d'ensembles fortifiés. Ces édifices ont traversé les époques de façon assez inégale, des châteaux ont été abandonnés à la Révolution, se transformant en ruines, avant d'être remaniés lors des siècles suivants, d'autres ont été détruits. Les remparts, quant à eux, ont laissé des traces plus figées même s'ils n'existent plus, laissant la marque de la forme fortifiée indemne sur le plan masse. Cette empreinte est donc plus discrète, mais aussi plus fragile, car elle s'inscrit directement dans le bâti.

Ce troisième volume de la collection **Empreinte des Onze Tours** est consacré aux marques que le patrimoine fortifié drômois a laissé dans les paysages. **Rachel Javelas** livre un résumé de son mémoire de maîtrise en urbanisme à Grenoble qui l'a conduite à Taulignan. Préfacé par Laurence Brangier du service départemental d'architecture et du patrimoine, et abondamment illustré, il piquera la curiosité des passionnés de remparts et de cadastres et fera comprendre aux autres pourquoi Taulignan, un des rares rescapés de la Drôme, a un héritage à préserver.
Le livre, -ainsi que les 2 premiers numéros d' « Empreinte des Onze Tours » - est disponible au prix de 9€ à Taulignan à l'Atelier Musée de la soie, à l'épicerie de Montbrison, chez Colophon à Grignan et Arcane à Valréas.

Pour les visites guidées de Taulignan :
Huguette HUGONNET, 04 75 53 61 77
Pour les visites guidées en occitan :
Marie-Christine RIXTE, 04 75 53 63 03

Editeur responsable : Françoise Coulon.
Association des Onze Tours, en mairie 26770 Taulignan.
lesonzetours@orange.fr
ISSN : 2106-3028

Les Archives départementales de la Drôme à Valence par son directeur, Simon-Pierre Dinard.

Les archives départementales collectent, classent, conservent et communiquent au public les documents constitutifs de la mémoire drômoise. Ainsi, que ce soit dans le domaine des archives publiques, où l'on trouve indifféremment l'Etat, les collectivités territoriales (Département, communes, groupement de collectivités), des établissements publics (lycées, collèges, écoles), les tribunaux, officiers publics (notaires), etc., ou dans le domaine des archives privées : particuliers, entreprises, professions libérales (architectes), associations, partis politiques et syndicats, résistants..., les interlocuteurs des Archives départementales sont nombreux !

Et les documents sont aussi divers que les interlocuteurs en question : dossiers administratifs, documents cadastraux, registres des hypothèques, minutes notariales, dossiers de naturalisation, statuts des associations, délibérations d'un conseil d'administration, comptabilité, plans d'architectes, chartrier de château, manuscrits de poète, photographies, cartes postales, films, et aujourd'hui, archives électroniques...

Lorsque l'on s'intéresse à l'histoire locale, le premier réflexe est de s'adresser à la commune, où sont conservées les archives de cette dernière. Toutefois, dans le cas de Taulignan, il faut savoir que les archives anciennes, comme cela est prévu par le code général des collectivités publiques et le code du patrimoine pour les communes de moins de 2000 habitants, ont été déposées aux Archives départementales. Elles y sont conservées et communiquées au public sous la cote E-dépôt 93.

On y trouve les délibérations consulaires depuis 1575, les comptes consulaires depuis 1455, les documents concernant l'hôpital des pauvres depuis 1457, les recensements depuis 1800, les listes électorales depuis 1801, etc. Enfin, y est conservé le document le plus ancien, la charte de libertés accordées aux habitants de Taulignan par Bertrand de Taulignan.

Mais comme les Archives départementales conservent les archives de l'Etat pour la période 1800-1940 (fonds de la préfecture), les documents concernant la commune sont très nombreux, comme dans le fonds des Ponts et Chaussées, sur le canal, les routes, les usines, les autocars... (série S). Après 1940, les archives contemporaines se trouvent en série W. Enfin, il faut mentionner les minutes notariales, source d'une grande richesse, qui, pour Taulignan, remontent à 1385 (notes brèves de Me Chabert, 1385-1386, sous la cote 2 E 10 661).

Evidemment, pour les textes anciens, des difficultés de langue et d'écriture se posent, mais elles sont bien connues des lecteurs des Onze Tours et je les invite à venir exercer leur œil paléographique sur les documents que nous conservons. Service du Conseil général, les Archives départementales reçoivent le public de 9h à 17h du lundi au vendredi. N'hésitez pas à consulter notre site internet avant de venir ! archives.ladrome.fr

Le triste sort des enfants exposés par Huguette Hugonnet

La pratique de l'exposition des enfants abandonnés est ancienne et courante jusqu'au XVIIIe siècle. De nombreux enfants (nouveau-nés) étaient abandonnés devant un lieu d'accueil, hôpital, église, d'autres à proximité ou à l'intérieur d'un village. Si un trousseau parfois les accompagnait, cela permettait de juger de la situation sociale des parents. Quelquefois, un billet indiquait les raisons de l'abandon (misère, famille nombreuse, père inconnu).
Les découvertes étaient réglementées et donnaient lieu à un procès verbal, la plupart du temps suivi du baptême de l'enfant. Les enfants étaient exposés à l'extérieur dans l'espoir de voir les parents se manifester ou de les voir recueillis, ce qui arrivait rarement.
Taulignan n'a pas échappé à cette pratique. Voici quelques cas d'enfants exposés, la nourriture et l'entretien de ces derniers étaient à charge du Seigneur.
1664 un enfant exposé
1675 un enfant exposé, ses frais de nourriture font l'objet d'une procédure entre les consuls et l'habitant qui l'a nourri.
1676 un enfant exposé pendant un mois, trois livres sont prévues pour sa nourriture.
28 décembre 1714 un enfant exposé porte nord
21 août 1729 un enfant exposé, trouvé le long du chemin allant à Valréas.
Les indications sont très souvent incomplètes (sexe, lieu et durée de l'exposition. Ces enfants étaient ensuite acheminés sur Paris, à la Maison de la Couche (hôpital fondé en 1638). Avec un départ dans la vie si pénible,, naissance, exposition dans des conditions difficiles, long voyage sous l'attention du « meneur », seuls les plus robustes étaient susceptibles de résister et le taux de mortalité était important. Le nombre des enfants trouvés venant de tous les coins de la France étant en constante augmentation, la maison de Couche se trouva dans l'obligation d'interdire les admissions venant de province. On adopta la solution de la nourrice à gages sur place ou dans les environs sans exclure la famille d'ac-

Brodium Provincialico (Brouet ou potage provençal)

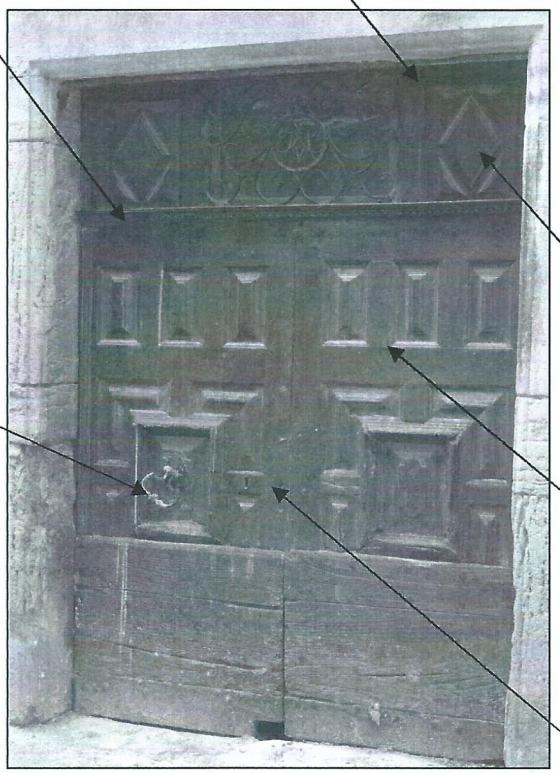
« Pour faire un brouet appétissant, prenez des poulets coupés en 4. Faites les revenir dans du lard gras et des oignons. Mouillez avec un peu d'eau froide. Pilez les foies des poulets avec de la marjolaine, du romarin, du persil, de la menthe, du safran. Ajoutez-les dans le bouillon de volaille et faites cuire. Assaisonnez avec cannelle, girofle, noix de muscade, pistaches, cardamone, maniguette, gingembre. Ajoutez des jaunes d'œuf cuits dur ; mélangez-les bien avec le brouet et retirez du feu ».
(Liber de coquina, ed A. Martellotti, traduct. Fr. Liliane Plouvier) in « La Table Provençale à l'époque des Troubadours (XIIe-XIIIe)» in Histoire et images médiévales n°17 dec-jan 2008 p. 14

Petit lexique : une porte rue des Fontaines

Dès la Porte-nord franchie, le regard est attiré par une porte plus ancienne que les autres et qui sort de l'ordinaire. Cette porte, inscrite à l'inventaire -comme la façade dont elle fait partie- par décret du 1er juin 1943, ne peut en aucun cas être enlevée sans autorisation de l'ABF.
P. Appay menuisier à Valréas et J.M. Poignant, antiquaire dans la même ville, se sont penchés sur elle. Cette porte en noyer date vraisemblablement du début du 18è siècle. L'**imposte** fixe est composée de 2 panneaux latéraux **à pointe de diamant** aplatis avec une vitre en partie centrale protégée par un fer forgé aux initiales sans doute du commanditaire. L'imposte est bordée d'une **corniche** à **denticules.** Les **vantaux** de la porte sont composés de panneaux à **plate-bande** symétriques. La porte ne repose pas sur un cadre et les **pentures** intérieures laissent apparaitre des fixations (tiges filées avec boulons carrés) à l'extérieur. Les moulures sont de style Louis XIII, les panneaux en chapeau de gendarme et le **heurtoir** de style Louis XIV.

Corniche : ensemble de moulures saillantes formant le couronnement ... de toute sorte d'ouvrage. (2)
Denticule : motif ornemental. Juxtaposition de petites découpures rectangulaires entaillées dans une corniche et séparées par des vides d'une largeur égale à la moitié de la largeur d'une denticule et désignées du nom de métatomes. (1)

Imposte : ouverture ménagée au dessus d'une porte ...quelque fois garnie d'une menuiserie pleine ou vitrée séparée de la porte par une traverse ... le plus souvent moulurée. (2)



Penture : ferrure fixée sur les vantaux de porte pour les consolider et les faire mouvoir ; à cet effet la penture, par une de ses extrémités, pivote sur un gond. (...) Les pentures sont souvent des chefs-d'œuvre de ferronnerie. (1)

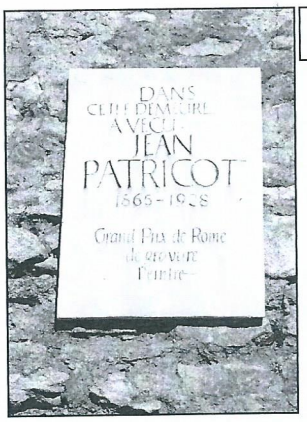
Pointe de diamant : bossage à section triangulaire dont on orne les panneaux, les frises... (2)

Heurtoir : marteau pour frapper aux portes. Les premiers heurtoirs paraissent avoir été de petits maillets suspendus aux huis des portes. Les anneaux de fer attachés à des têtes de bronze en dehors des portes, dès une époque très ancienne, servaient également de heurtoirs, car ils sont souvent munis d'une boule ou partie renflée qui frappait sur une grosse tête de clou. Ces anneaux facilitaient le tirage des vantaux lorsqu'on voulait les fermer. (3)

Plate-bande : terme de menuiserie. Espèce de ravalement qu'on pousse autour des panneaux de lambris et des portes à cadre. (4)

Vantail : partie ouvrante d'une croisée, d'une persienne, d'une porte, etc. Un vantail se compose de battants, de traverses, de panneaux et parfois de parties vitrées. (2)

Sources : (1) Glossaire des termes techniques, des éditions du Zodiaque ; (2) Dictionnaire pratique de menuiserie, ébénisterie, charpente de Justin Storck, 1900; (3) Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XIe au XVIe siècle de Viollet-le-Duc. Tome 6 ; (4) le Littré, 1880.



Jean Patricot par Régine Alapetite, sa petite-fille, et Françoise Coulon

S'il est un nom qui, il y a un siècle, devait alimenter les conversations taulignanaises, c'est celui du fils de Marie-Euphrosine Gély, petit-fils de Jean-Antoine Gély et de Marie-Euphrosine Jouve : François-Auguste-Jean Patricot, dit **Jean Patricot**. Et pour cause ! Non seulement, il était devenu un peintre et un graveur de renom mais il revenait au Pays ! En effet, en 1906, il a acheté la grande maison au bord de la Rialhe, sur la route de Valréas avant la montée de Paradis. Il y a installé sa femme et ses filles et créé un atelier au Nord où la lumière est meilleure !

Jean Patricot est né à Lyon en 1865 et très tôt, il se révèle doué pour le dessin. Son père, ancien tisseur reconverti dans le commerce et sa mère l'encouragent et l'inscrivent à 13 ans à l'école des Beaux-Arts de Lyon.

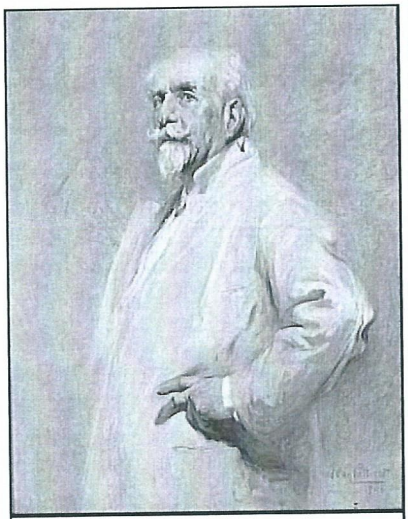
En 1883, il obtient le Prix de Paris de la Ville de Lyon et une bourse qui l'aide à s'installer dans la capitale et à s'inscrire aux cours de l'Ecole des Beaux-arts de Paris. Là, Il travaille dans un atelier pour la gravure et dans un autre pour la peinture. Dès l'année suivante, il commence à remporter des prix. Le Premier Grand Prix de Rome pour la gravure l'envoie pour 4 ans à l'Académie de France à Rome, la prestigieuse Villa Médicis. C'est là qu'il s'essaie aux portraits.

Jeanne 5 ans. Coll. Privée.

Il épouse en 1891, Harriet Buford, une jeune américaine rencontrée lors d'un séjour à Florence. Le couple s'installe à Neuilly. Là, ils fréquentent les artistes et les intellectuels du moment. Le couple aura deux filles : Jeanne, née en 1892 et Hélène, née en 1895.

Jean Patricot devient membre de la Société des Artistes français. Il voit son talent de graveur reconnu. Il expose régulièrement au Salon. Un travail acharné lui permet de décrocher des médailles et des prix, dont un Prix à l'Exposition universelle de Paris en 1900. La Société française de gravure ainsi que des éditeurs américains lui passent des commandes lucratives. A partir de 1905, il préside le jury de gravure du Salon des Artistes français.

Depuis quelques années déjà il se consacre à une carrière de portraitiste. Sa notoriété dans les milieux artistiques et intellectuels lui procure dès 1900 des commandes ; de plus en plus il fréquente une société mondaine. Il est reçu régulièrement à l'Elysée occupé à l'époque par un Drômois de ses amis, Emile Loubet à qui il apporte occasionnellement quelques truffes.... Il peint le portrait de Madame Loubet. Ce tableau bénéficiera d'une grande couverture médiatique.



L'homme en blanc. Musée d'Orsay

Les Etats-Unis, Monte Carlo... Jean Patricot travaille et expose beaucoup mais c'est à Taulignan qu'il aime se reposer en famille et se promener. A partir de 1906, il partage son temps entre Taulignan et Paris où il a de nombreuses obligations. Son épouse n'aimant pas les mondanités préfère s'installer à Taulignan avec ses deux filles.

Autoportrait. Coll. Privée.

C'est à Taulignan que Patricot travaille pendant la guerre sous l'œil attentif de sa fille Hélène qui se met, elle aussi, à « croquer » son entourage. Après l'Armistice, il reprend ses activités parisiennes mais les clients ont changé, c'est l'Etat qui va faire de lui le peintre des Maréchaux. Entre 1919 et 1926, Foch, Pétain, Lyautey, Franchet d'Esperey et Fayolle se succéderont dans son atelier pour de brèves séances de pose. Il peint encore des portraits ainsi que des paysages du Midi et des scènes intimistes. Il peint également de grandes figures symboliques où se manifeste un certain désenchantement.

Hélène s'est mariée à Michel Alapetite et Jean Patricot est très vite un grand père comblé.

En 1927, il est membre du Comité de la Société des Artistes français et membre du Jury du Salon en section peinture pour la première fois (en gravure auparavant). Il est en pleine activité lorsque qu'il meurt des suites d'une opération à l'estomac, à Paris, le 10 mars 1928, à la veille de ses 63 ans. Il est enterré à Taulignan.

Sources : Biographie et souvenirs familiaux de Régine Escallier Alapetite, sa petite-fille. Roger Marx, « Artistes contemporains. Jean Patricot, Peintre et graveur. » In la Gazette des Beaux Arts, 1902 p. 37 à 54.